

SOUVENIRS DE L'ÉCOLE

La Direction du « Profane » me demande quelques souvenirs sur l'École à l'occasion du Cinquantenaire. Force est de me rappeler que j'y entrai il y a plus de trente ans — le 1^{er} octobre 1907 — et que je ne l'ai guère quittée depuis.

Trente-et-un ans, toute une vie! Et pourtant, il me semble que c'est hier que j'endossai la belle blouse noire, brillante et raide du jeune tyron. Il est vrai que chaque année, les mêmes tyrons, avec les mêmes blouses neuves, le même air gauche, peuvent me donner l'illusion d'un passé renouvelé et toujours semblable à lui-même.

La force des traditions est inconcevable; le tyron, emprunté et discipliné, riche de livres et de cirage qui servent à tous, le profane à la fois déluré et traditionaliste, le vétéran presque détaché de l'école, déjà instituteur, fiancé ou militant, constituent des types sociaux fixés, qui se perpétuent à travers les générations sans modifications perceptibles.

Les mêmes cours, ou à peu près, les mêmes batailles de polochons entre dortoirs, les mêmes fugues au petit bois lorsqu'il fait beau et que le professeur est indulgent, les mêmes parties de cartes ou les mêmes discussions au fond des cagnas obscures, façonnent les âmes de ces Bouzaréens, qui ne l'on pas si mal faite que cela, puisqu'en définitive ce sont peut-être eux qui ont fait l'Algérie française.

Des souvenirs! Les miens sont ceux de tous et je suis sûr que vous allez dire en me lisant : connu! connu! Puisque je vous dis que nous avons tous vécu la même vie!!

**

Toutes les promotions ont leur homme à femmes: beau garçon, sachant faire une cravate, littéraire, qu'il dit, sans doute parce qu'il sèche en math, recevant au courrier des lettres bleues, mauves ou roses aux larges enveloppes, fleurant bon la violette ou le patchouli.

Le nôtre était gars splendide, rose et blond, aux cheveux bouclés, un Adonis qui eût mis des lorgnons. C'était le meilleur camarade du monde et nous l'aimions beaucoup. Mais il avait des succès et il le disait: car, quelle raison d'avoir une petite amie

à dix-huit ans sinon pour qu'on le sache! Et il nous les criait ses succès, et les prénoms féminins toujours délicieux et variables, et les adresses dans des quartiers variés et les allusions à des moments... pathétiques.

Mais cela ne nous épatait pas comme il l'eût voulu: outre qu'il nous était loisible de faire croire, que plus discrets nous n'avions rien à lui envier — à dix-huit ans, sur ce chapitre, on n'en est pas à un mensonge près, et l'imagination est bien plus riche que toutes les réalités, — nous avons décidé que ce Don Juan était trompé.

Nous n'en savions rien évidemment et c'était le cadet de nos soucis: mais

Nos études étaient sérieuses, les surveillants y passaient souvent et le Directeur au moins une fois chaque soir. Mais vers 7 heures, quand approchait la douzième ou treizième heure de travail de la journée, la détente se produisait. Dans le silence des plumes grinçantes et des chuchotements confidentiels, de dessous les têtes baissées, un beuglement montait, s'amplifiait, emplissait la salle, s'échappait par les fenêtres ouvertes vers les galeries. La modulation en était variée, le plus souvent large, sourde ou sonore, quelquefois algue et flûtée, mais l'effet en était toujours le même: vingt-quatre têtes se dressaient, la



« Les mêmes parties de cartes... »

DESSIN DE HOCINE

à chaque nouvelle aventure il y en avait toujours un parmi nous qui apportait un témoignage, faux certainement, mais qui était d'autant plus précis qu'il était faux et qui se résumait à peu près en ceci: « Cette petite?... Avec toi? Non, mais tu es fou! On l'a vu avec... » Et cela se terminait toujours par un: « Mais tu les portes, mon pauvre L... » C'était passé en proverbe.

Pour l'exciter et le mettre en rage on lui hurlait dans les oreilles un beuglement de taureau, un: « Mou... ouh!! » prolongé. C'était devenu le cri de ralliement de notre promotion. Mais L... était bon garçon et incorrigible; après un moment de colère chez lui, des rires chez nous, il s'apaisait et le dimanche suivant il recommençait et... nous aussi.

Chaque promotion a une façon particulière d'organiser le chahut, institution vénérable: notre façon à nous venait de là.

bouche prête au rire, vingt-quatre paires d'yeux moqueurs braqués sur L... et qui attendaient.

Parfois cela ne mordait pas tout de suite: L..., raisonnable ou trop affairé, haussait les épaules, après avoir vainement essayé de ses gros yeux écarquillés, de découvrir le centre d'attaque.

Le silence retombait. C'était à recommencer. Cela ne tardait guère. A droite, à gauche, des « Mou... ouh!! » partaient, éclatants et brefs, comme des coups de trompette, ou doux, langoureux, insinuants comme des miaulements au clair de lune. Enfin, cela prenait: L... éclatait d'autant plus violemment qu'il s'était contenu. Avec un grand coup de poing sur la table, il se levait, arrachait ses lorgnons, et la poitrine en avant, dressé avec un large geste d'Algérien, il hurlait à la cantonade: « Il y en a un qui veut que je lui casse la figure! »

(Lire la suite page 11)